

LA TRADUCTION TCHÈQUE DU FRANÇAIS

1. La renaissance nationale tchèque (1790-1850)

Les traductions de la langue française en tchèque existaient dès le début de la traduction tchèque moderne (fin de XVIII^e siècle). Mais jusqu'aux années 1830-1840, leur nombre était assez faible, surtout en comparaison avec les traductions de l'allemand. Ce n'est que dans les années 1830-1840 que les traductions du français devancent par leur nombre les traductions de l'anglais, mais restent loin derrière les traductions de l'allemand. (Hrala, 2002 : 77)

Au début du XIX^e siècle sont encore assez rares les traductions du français qui étaient publiées sous forme d'un livre. Mais malgré leur nombre restreint, il s'agissait souvent d'oeuvres clé pour l'évolution de la traduction tchèque et de la production littéraire autochtone. Mentionnons la traduction d'*Atala aneb láska dvou divochů na poušti* (1805, refait 1832, 1841, 1873) de François René de Chateaubriand par Josef Jungmann (1773-1847) en 1805, effectuée quatre ans seulement après la publication de l'original (*Atala, ou Les amours de deux sauvages dans le désert*, 1801). Par cette oeuvre, Jungmann commence l'étape de l'introduction de grandes oeuvres romantiques français dans le milieu tchèque. (Hrala, 2002 : 83)

En même temps, les auteurs français du XVIII^e siècle jouissent d'une assez grande popularité auprès de lecteurs tchèques. En 1804, Antonín Jaroslav Puchmajer (1769-1820) traduit *Chrám gnydský* (1804, réédité en 1836) de Montesquieu ; il s'agit d'un bref récit pastoral, allégorique, avec une intrigue amoureuse, que Puchmajer a traduit à partir de la traduction polonaise en vers, non de l'original. P. Ondrák traduit en 1836 le roman sentimental *Paul et Virginie* (*Pavel a Virginie*, 1836, 2. éd. 1855) de Bernardin de Saint-Pierre, František Bohumil Tomsa traduit *Le diable boiteux* (*Kulhavý šotek ve Španělsku*, 1850) d'Alain-René Lesage, dont le roman *Gil Blas* est traduit par J. K. Zraslawský (signé par le pseudonyme Jan Kaška) en 1848. (Belisová, 2002 : 82) Les deux éditions de *Paul et Virginie* montrent l'intérêt avec lequel le public tchèque recevait une histoire sentimentale et moraliste qui illustrait l'effet néfaste de la civilisation sur l'homme. Le succès s'explique par une parenté typologique de la traduction avec la production tchèque prosaïque. Mais petit à petit, ces oeuvres (les romans réalistes de

Lesage, de B. de Saint-Pierre) ont non seulement joué un rôle pareil comme dans la culture d'origine mais elles tendaient à remplacer la littérature autochtone auprès des lecteurs tchèques : les traductions étaient rédigées dans un langage plus moderne parce qu'elles étaient plus récentes que les oeuvres tchèques typologiquement comparables (les récits sentimentaux du XVIII^e siècle) ; en plus, elles se déroulaient dans un milieu exotique ce qui faisait augmenter leur attirance (Veselý, 1984 : 114-115).

Mais dans la première période de la renaissance nationale (1790-1850), la haute littérature trouvait son public parmi les classes les plus éduquées de la population tchèque, elle ne touchait donc qu'un public assez limité. Il fallait d'abord éduquer, former, créer le lecteur tchèque de la haute littérature. La production littéraire qui avait le potentiel de toucher les classes les plus larges était la production dramatique. On faisait des traductions ou plutôt adaptations des oeuvres dramatiques, p. ex. des jeux de Molière, adaptés aux spectateurs de différents niveaux (Václav Thám : *Don Žuán aneb Kamenná hostina*, « probablement d'après Molière » ; il n'était pas encore de rigueur de mentionner le nom de l'auteur de l'original). Souvent, à cette époque-là, on adaptait les traductions allemandes de pièces françaises. Ainsi, Jan Nepomuk Štěpánek (1783-1844) traduit par l'intermédiaire de l'allemand une pièce de Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux (1688-1763), *Půjčka na oplátku* (1815, 2. éd. 1818). Les contes de fées françaises, par exemple *Finette Cendron* (*Pohádka o Popelce*) dans la version de Mme d'Aulnoy, publiée dans le recueil *Nouveaux contes de fées* (Amsterdam, 1735), représentait une autre source d'inspiration pour les différentes adaptations tchèques et aussi pour la production littéraire autochtone surtout dans les années 1840 (Němcová, Tyl, Erben). Au XVIII^e siècle, le conte *Finette Cendron* était connu en Pays tchèques en plusieurs versions qui provenaient des traductions allemandes de la version française de Madame d'Aulnoy. L'une de ces adaptations était rédigée par Václav R. Kramerius (Hrala, 2002 : 79), fils de l'éditeur pragois patriote dont la maison d'édition *Česká expedice* constituait un centre culturel très important où se rencontraient les éveilleurs tchèques vers la fin du XVIII^e siècle.

On traduisit quelques oeuvres classiques du XVII^e siècle – *L'Art poétique* (1674) de Nicolas Boileau par Bohuslav Tablic, 1769-1832, d'origine slovaque (*Nicolasa Boileau Umění básnířské*, 1832), ce qui était motivé par la volonté de créer les règles prosodiques tchèques (c'est l'époque des interrogations sur l'adoption du système prosodique syllabique ou accentuel par les poètes tchèques). Par contre, à cette époque on ne traduisait pas encore les grands classiques dramatiques du XVII^e siècle. *Faidre* de Racine n'est traduit qu'en 1877 par Bohumil Pelikán, et encore par l'intermédiaire de la traduction allemande de Fridrich Schiller. *Le Cid* de Corneille est traduit par Věroslav

Pražský en 1864, en 1882 par Václav Kalbáč (1835-1910), en 1886 par Bedřich Frida (1855-1918), mais la première traduction satisfaisante est celle de Jaroslav Vrchlický (1893) (Reznikow, 2002 : 631). Les premières traductions tchèques de Molière n'apparaissent que dans les années 1860. Certains auteurs comme les philosophes du XVIII^e siècle étaient proscrits pendant longtemps pour des raisons politiques. Par exemple les traductions de Voltaire étaient signées par des traducteurs seulement à partir de 1874. Jungmann publia plusieurs poèmes de Voltaire dans la revue *Slovesnost* (1845, 1846), mais en restant dans l'anonymat. De même Karel Havlíček Borovský traduisit, par l'intermédiaire de l'allemand, des contes de Voltaire, qui étaient publiées en 1851 sous le titre *Některé pověsti*, sans que le nom du traducteur soit mentionné. (Hrala, 2002 : 82-83)

La traduction d'*Atala* (1805) par **Josef Jungmann** (1773-1847) annonce le principe de l'actualité qui deviendra dominant dans la traduction tchèque à partir des années 1860. Jungmann admirait beaucoup Voltaire et la philosophie des Lumières, rationaliste et anticléricale. Nous pouvons remarquer la même orientation idéologique dans sa traduction d'*Atala* : Jungmann omet systématiquement les passages de l'original qui ont un rapport direct avec la pratique religieuse catholique, et avec le culte de la Vierge. Il supprime ou transforme sensiblement certains extraits du texte concernant le christianisme. Le texte tchèque est donc plus court que l'original, mais le lecteur ne connaissant pas l'original ne s'en apercevra pas. Jungmann pratiquait d'ailleurs la même approche en traduisant les philosophes allemands qu'il présentait dans son interprétation. Mais la plupart du texte d'*Atala* est une traduction fidèle presque conforme aux règles actuelles de la traduction adéquate.

Jungmann était un traducteur polyglotte (il traduisait aussi de l'allemand, polonais, anglais) et créateur. Par ses traductions, il enrichit le vocabulaire tchèque littéraire. Il n'hésitait pas à créer ses propres néologismes, et il puisait les moyens lexicaux dont le tchèque de son époque ne disposait pas aussi dans d'autres langues slaves, le polonais, le russe, le vieux-slave, et dans le tchèque biblique - celui de la traduction de la Bible, intitulée *Bible kralická*, datant de la fin du XVI^e siècle, cette époque étant alors considérée comme l'âge d'or de la langue tchèque. (Hrala, 2002 : 83-85)